

# SUR LES DOCTRINES MÉDICALES DANS LE TANDULAVEYĀLIYA

## 1. Enseignements d'embryologie.

Le *Tandulaveyāliya*<sup>1</sup>, dont le titre évoque la quantité de « grains de riz » et d'équivalents que consomme un individu de sexe masculin au

---

Abréviations couramment utilisées ci-dessous (livres):

- ALSDORF, *Etudes jaina* = LUDWIG ALSDORF, *Les études jaina*. Etat présent et tâches futures. [Paris] 1965.
- Candāvejjhaya*. Cf. *Candāvejjhaya*. Introduction. Edition critique. Traduction. Commentaire. Par Colette Caillat. Paris 1971.
- Caraka = *Caraka-saṃhitā*. Cf. ed. transl. ... Gulābkuṇverba Ayurvedic Society, 6 vol. Jamnagar (vol. 3, 1949).
- ct. = *commentaire* (vr̥tti de T.).
- DELEU, *Viy.* = JOZEF DELEU, *Viyāhapannatti (Bhagavaī)*. The fifth Anga of the Jaina Canon. Introduction, Critical Analysis, Commentary and Indexes. Bruges 1970.
- Inde classique* = LOUIS RENOU et JEAN FILLIOZAT ... *L'Inde classique*. Manuel des études indiennes, 2 vol. (vol. 2, Paris-Hanoi 1953).
- JOLLY, *Médecin* = JULIUS JOLLY, *Médecin*, Strasbourg 1901 (Grundriss der indo-arischen Philologie und Altertumskunde, 3, 10).
- Lehre* = WALTHER SCHUBRING, *Die Lehre der Jainas*. Nach den alten Quellen dargestellt. Berlin-Leipzig 1935 (Grundriss ..., 3, 7). - Trad. en anglais: *The Doctrine of the Jainas...*, Delhi... 1962.
- Suśruta = *Suśruta-saṃhitā*. Cf. ed.: *The Suśrutasamhitā of Suśruta...*, ed. with the cooperation of VAIDYA JĀVADĪ TRIKAMĪJĪ ĀCHĀRYA by NĀRĀYAṆ RĀM ĀCHĀRYA..., Bombay 1945. - Trad.: K. L. BHISHAGRATNA, 3 vol., Calcutta (vol. 2, 1911).
- Sūy. = *Sūyagaḍaṇḍa*. Cf. éd. Suttāgame, 1, Gurgaon 1953. - Trad. HERMANN JACOBI, Londres... 1895 (« Sacred Books of the East », 45); réimpr. Delhi... 1970. - Voir n. 7.
- T. = *Tandulaveyāliya*. Cf. n. 1.
- Viṣṇu (smṛti)*. Cf. éd. JULIUS JOLLY, Calcutta 1881; réimpr. Bénarès 1962. - Trad. id., Londres... 1880 (« Sacred Books of the East », 7); réimpr. Delhi... 1970.
- Viy.* = *Viyāhapannatti (Bhagavaī)*. Cf. éd. Suttāgame, 1. Gurgaon 1953. - Voir n. 6.
- Yājñavalkya (smṛti)*. Cf. éd.-trad.-notes, VISHVANĀTH NĀRĀYAṆ MANDLIK, Bombay 1880.

---

1. Ci-dessous: *T.* Court traité rangé dans le recueil des *Paiṇṇaya (Prakīrṇaka)*. Ces « Mélanges » sont incorporés dans leur canon par la plupart des sectes śvetāmbara (mais non par les sthānakvāsīn), cf. SCHUBRING, *Lehre*, § 50; ALSDORF, *Etudes jaina*, p. 31-32. Le *T.* a été récemment réédité par Schubring, à partir de trois

cours d'une existence de cent années, se présente, à maints égards, comme une réflexion sur l'impermanence et sur l'impureté, c'est-à-dire sur deux des douze thèmes qui ont été souvent proposés à la méditation des fidèles jaina (*anupekḥhā*, *anuprekṣā*)<sup>2</sup>. L'oeuvre conclut naturellement à la nécessité de pratiquer le *dharma*, seul bien qui ne se dérobe jamais; ainsi, le fidèle évitera toute renaissance, il sera délivré de tous maux (130-139).

Les arguments sur lesquels se fonde la démonstration sont en partie empruntés à l'enseignement de la médecine. Le *T.* procède donc à la façon des *smṛti* brahmaniques, *Viṣṇusmṛti*, *Yājñavalkyasmṛti*<sup>3</sup>, qui appuient éventuellement les exhortations morales et religieuses sur des données médicales. On a d'ailleurs noté que l'énumération des principaux organes reconnus par l'anatomie indienne tend à devenir un lieu commun<sup>4</sup>.

*T.* ne se borne pas à insérer dans son exposé des éléments d'anatomie. Il porte aussi de l'intérêt à d'autres branches de la médecine, ainsi que le prouve le titre même de l'ouvrage<sup>5</sup> dont voici, sommairement, le contenu.

Après un *maṅgala* traditionnel, constitué par un très bref hommage au noble Jina Mahāvīra « qui a détruit la vieillesse et la mort » (1 a-b), les strophes initiales annoncent que le traité a pour sujet les dix fois dix périodes qui sont censées constituer les cent ans de la vie humaine normale (2 a-b). Elles exposent ensuite, (A), quelques points d'embryologie (3-8, puis 11-16) et de gynécologie (9-10). Aux *gāthā* (11-16), s'enchaîne un assez long développement en prose et vers, qui reprend

---

éditions indiennes: *Tandulaveyāliya. Ein Paiṇṇaya des Jaina-Siddhānta*. Textausgabe, Analyse und Erklärung, Mainz [1970], « Ak. der Wiss. und der Literatur, Abh. der Geistes- und Sozialwiss. Kl. », 1969,6, p. (145)-(174). Les références ci-dessous sont à cette édition, soit aux strophes, de (1) à (139), soit aux pages et lignes du tiré à part [p. 4 = p. (146) de la revue]. Il a été rendu compte de l'éd. Schubring par J. DELEU, « IJ » 14 (1972), 129-130; C. CAILLAT, « JA », 260 (1972), 416; ces c.r. n'examinent pas les relations entre les doctrines présentées par les jaina et les doctrines classiques de la médecine indienne.

2. Sur les *anupekḥhā*, A. N. UPADHYE, dans *Svāmi-Kumāra's Kārttikeyānuprekṣā...*, Intr., en particulier p. 6-42. Le même savant rappelle la place considérable faite aux *anupekḥhā* dans la *Marāṇasamāhi*, qui est un d'entre les *Paiṇṇaya* (*ibid.*, p. 26). Comparer, dans un autre *Paiṇṇaya*, le *Candāvejḥhaya*, les réflexions proposées au religieux qui meurt en de saintes dispositions (stances 160-169, et p. 148-150).

3. Cf. *Viṣṇusmṛti*, 96, 55-98; *Yājñavalkyasmṛti*, 3, 69-109.

4. JULIUS JOLLY, *Medicin*, p. 42 § 35.

5. En attirant l'attention sur le total des « grains de riz » consommés, il évoque les phénomènes de nutrition et la physiologie. - Cf. les enseignements de diététique dans les *samhitā* médicales de l'Inde classique; et, d'autre part, les spéculations antiques sur la nourriture (A. MINARD, *Trois énigmes sur les cent chemins* 2, Paris 1956, § 403 e, *ubi alia*; G. DUMÉZIL, *Idées romaines*, Paris [1969], p. 262 et n. 2; tous deux renvoyant à MAUSS, *Anna virāḥ*, in « Mélanges Sylvain Lévi »). Sur les divers sens de *amg. veyāliya*, Schubring, dans *The Dasaveyāliya Sutta*, ed. by ERNST LEUMANN and transl. ... by WALTHER SCHUBRING, Ahmedabad 1932, Intr., p. V, n. 1; dans le cas présent, « *vaicārika* ».

en les augmentant et corrigeant, les enseignements d'embryologie consignés dans la *Viyāhapannatti*<sup>6</sup>, esquissés dans le *Sūyagaḍaṅga*<sup>7</sup>. Suivent, (B), l'examen des dix fois dix ans que vit l'homme..., puis le rappel des obstacles et des maladies dont les vivants sont actuellement les victimes (31-49; p. 8,26-27). C'est l'occasion de noter la supériorité des hommes du passé, et d'incorporer un *vaṇṇaya*, une tirade formulaire en prose rythmée qui décrit la prétendue constitution de ces ancêtres mythiques (p. 8,28-11,14). Leur longévité et leur perfection contrastent avec la faiblesse de nos contemporains, auxquels le lecteur est ainsi ramené. *T.* analyse, (C), ce qu'est, de nos jours, la durée normale de la vie, et il estime, (D), le montant de ce qui est consommé au cours d'une existence (p. 12). Après des calculs et des réflexions sur les différentes unités de temps, etc., le texte, qui est construit en chiasme<sup>8</sup>, revient à l'étude du corps humain. Il introduit à ce point un aide-mémoire d'anatomie (p. 14,25-15,24): celui-ci servira à montrer l'ordure du corps, donc le dégoût qu'il devrait inspirer; par suite, (E), à mettre en garde contre ses trompeuses délices, puis contre les attrait pervers des femmes.

On voit que les enseignement médicaux, paramédicaux et connexes occupent à eux seuls tout le début, ainsi que le point central, culminant, du *T.*, dont, au reste, ils fondent les conclusions. Il est donc probable que les jaina les jugeaient très importants<sup>9</sup>. Or, il semble que les théories professées dans *T.* n'aient guère retenu l'attention que de petits cercles spécialisés dans l'étude du jinisme. Elles mériteraient sans doute un plus ample examen, d'autant qu'il conviendrait de déterminer quelles ont été les affinités entre les doctrines de la médecine indienne classique et celles qui se trouvent exposées dans *T.*<sup>10</sup>.

Pour contribuer à cette investigation, je propose de reprendre l'analyse de la première section de cet opusculé (éd. Schubring, section A, p. 4,2-7,16)<sup>11</sup>.

6. Le cinquième aṅga du canon śvetāmbara: texte vénéré, souvent appelé *Bhagavati*, « la Bienheureuse », *Lehre* § 45.5. Les correspondances entre *Viy.* et *T.* sont relevées par SCHUBRING, *Lehre* § 64, *T.*, p. 27; DELEU, *Viy.*, p. 82-83. *T.* me paraît, en fait, opérer une refonte de la doctrine enseignée dans *Viy.*

7. Le deuxième aṅga du canon śvetāmbara, *Lehre* § 45.2; l'un des « seniors » du canon, ALSDORF, *Etudes jaina*, p. 28.

8. SCH. *T.*, p. 21 (et DELEU, « IIJ », 14, p. 129).

9. Pour des raisons pratiques aussi bien: afin de défendre victorieusement la vraie religion, il importe d'être savant dans tous les domaines. Il faut donc que les maîtres connaissent toutes les doctrines, même profanes; et les divers arguments qui peuvent être allégués par les sectes rivales ou dans le siècle (cf., par exemple, *Candāvejīhaya* 26 et p. 106).

10. *T.* n'est pas mentionné dans les exposés que les manuels consacrent à la médecine indienne (cf. JOLLY, *Médecin*; J. FILLIOZAT, *Inde classique*, § 1676).

11. L'analyse qui va suivre s'appuie, naturellement, sur celle de Schubring (p. 22-24); mais cette dernière tient compte des seuls enseignements jaina.

Elle traite de gynécologie et d'embryologie. L'enseignement y est dispensé successivement en vers puis en prose, celle-ci étant ponctuée de formules, de résumés, ou de conclusion versifiés<sup>12</sup>. Il fait place, inévitablement, à diverses croyances courantes, bien qu'elles ne puissent être soumises à l'épreuve de l'observation ou de l'expérience scientifique. Par exemple, *T.* cherche à établir une relation entre l'existence des monstres de méchanceté et la durée de leur gestation qui s'étendrait sur douze ans (15, cf. 24). Il envisage le cas du continent mythique Mahāvīdeha (14). Il reproduit, dans le développement en prose inspiré de la *Viy.*, les explications sur les causes de renaissance aux enfers, ou dans les demeures divines (5,35-6,8 et 6,9-18). Dans l'ensemble, néanmoins, *T.* s'efforce d'allier esprit critique et fidélité à la tradition. On verra que, sur plus d'un point, l'enseignement qu'il dispense rappelle, — sans lui être identique cependant, les données de la médecine classique indienne. Au reste, il semble que, des vers à la prose, *T.* lui-même enregistre des fluctuations, d'importance variable. Il est vrai que, dans ce domaine, quelque arbitraire était courant<sup>13</sup>.

Après ces remarques générales, voici le résumé des enseignements de gynécologie et d'embryologie, point par point, dans l'ordre suivi par *T.*<sup>14</sup>.

En tête, viennent seize *āryā* dont les huit premières, comme l'a noté Schubring (p. 21), servent d'introduction générale (cf. supra). Elles rappellent, entre autres, avec insistance, la longueur du temps que dure le séjour de l'embryon dans le sein maternel: normalement 277 1/2 jours, ou équivalents.

Suivent (9-16) des indications sur la localisation, la configuration et les fonctions des organes génitaux féminins. De la base de la région ombilicale de la femme part un couple de vaisseaux (*sirā-dugam*), pareils à des tiges creuses de fleur; au-dessous se trouve l'utérus (*joṇī*), constitué par un réceptacle en forme de bouton, tourné vers le bas (9)<sup>15</sup>. A la base

12. Vers et prose se relaient dans *T.*: ce mélange, d'ailleurs fréquent dans les traités du canon, est-il fortuit ou voulu? Comparer la rédaction des *samhitā* médicales classiques (Suśruta, Caraka).

13. JEAN FILLIOZAT, *Inde classique*, § 1656.

14. Le texte, accompagné de la *vṛtti*, en est reproduit dans l'encyclopédie jaina Abhidhan Rajendra, 3, 830-838, s.v. *gabbha*.

15. *joṇī ahomuhā saṃṛ̥ṭhiyā koṣā (koṣā khaḍga-pidhānakā)*, cf. (11) *koṣāyāraṇ joṇīm*. Selon la *vṛtti*, la *joṇī* aurait donc la configuration d'un « fourreau d'épée ». J'indique que ce « réceptacle » (*koṣa-*) évoque un « bouton »; cela compte tenu du skr. *koṣṭ*, fém. « bouton » (cf. PW 2, 452); et de la comparaison alléguée en (9 b), qui pourrait se poursuivre en (9 d), — et qui, au reste, rappelle celle qu'introduit Suśruta 3, 3, 9\*:

après les règles, le *yoni* se ferme comme un lotus qui se replie le jour fini:

... *divase 'tite saṃkucaty aṃbujam yathā*;

cf., aussi, *ibidem*, 3, 5, 43\*-44\*.

de cet organe<sup>16</sup>, des grappes de chair, comme de manguier; lors des menstrues, elles éclatent, et libèrent des gouttes de sang (*soṇiya-lavayā vimoyanti*, 10). Sont aptes à naître sous forme de « vies » toutes les gouttes qui ont atteint l'utérus, se sont mélangées au sperme (11)<sup>17</sup>: jusqu'à 900.000; mais elles sont stériles après douze *muhutta*. Le sperme de l'homme reste actif pour une même durée de douze *muhutta*; et un enfant peut avoir jusqu'à quatre-vingt-dix pères (15). Sur notre continent, la femme n'est plus féconde après cinquante-cinq ans, l'homme après soixante-quinze ans (13)<sup>18</sup>. Enfin, *T.* (16) enseigne que la droite de l'utérus est propre aux garçons, la gauche aux filles, le milieu aux asexués: opinion dont on trouve ailleurs l'écho en Inde<sup>19</sup>.

L'exposé en prose qui suit les *āryā* initiales examine le développement de l'embryon; et, d'abord, sa première manifestation: « ce *jīva* [scil. celui qui survit, d'entre tous ceux qui sont susceptibles d'avoir eu une existence éphémère, selon les *āryā* 12, 15?] se transmue en embryon après avoir, pour la première fois, pris de la nourriture (*āhāraṃ āhāritā*), (à savoir), lors de l'union de la mère et du père, l'*oyā*<sup>20</sup> maternel (*māu-oyam*), le sperme paternel, l'infect immonde mélange des deux (p. 5, 1-3)<sup>21</sup>.

L'expression de *T.* est ici un peu contournée. On en comprend mieux le sens et la portée si on la compare avec le texte parallèle et plus ancien de *Viy*<sup>22</sup>. On constate alors que *T.* condense dans sa phrase deux enseignements: l'un, qui prend pour base *Viy.*, texte canonique respecté, porte

16. *tassa ca*, masc.-nt.; donc, *joṇi* étant fém. dans ce passage (cf. 9), et si la grammaire est respectée: au bas du *sirā-duga*? La *ṛtti* cependant traduit *tasyās ca yoner adho-bhāge*, cf. *T.* p. 27.

17. *koṣ'āyāraṃ (-iṃ, v. 1. Abhidh.) joṇiṃ saṃpattā sukka-mīsiyā jaiyā taiyā jīv'uvavāe joggā bhaṇiyā jīnindehiṃ.*

18. *joṇi pamilāyae mahiliyānaṃ*, « la j. des femmes se fane, se dessèche ». A partir de cinquante ans, selon *Suśruta* 3, 3, 11\* (cf. JOLLY, *Médecin*, p. 49, ubi alia); mais à 60 ans, selon d'autres, *Suśr.*, trad. 2, p. 136, n. \*. Les sources skr. n'indiquent pas, en général, qu'il y ait une limite d'âge à la fécondité masculine; on retient parfois 70 ans (JOLLY, *ibidem*).

19. Cf. JOLLY, *Médecin*, p. 51 § 40; p. 55.

20. « (*māu-oyam*) : *ārtavaṃ soṇitam*, traduit la *ṛtti*. Considérant le rôle assigné par *T.* aux *soṇiya-lavayā* (*āryā* 10-11) et l'emploi du composé *ratta(-sukka)* (*śloka* 23), on serait tenté de comprendre « sang (maternel) », cf. Schubring, *T.*, p. 23. Toutefois, M. Jean Filliozat me fait remarquer que le commentaire ne donne pas nécessairement l'équivalent sémantique de *oyā*, *ojaḥ*: bien plutôt, il est naturel qu'il veuille évoquer le « sang de la saison de fécondité de la mère »: celui-ci véhicule l'*ojas* et peut ainsi nourrir l'embryon (comparer Caraka, *infra*).

21. *imo khalu jīva amnā-piṣu-saṃyoge māu-oyam piṣu-sukkaṃ taṃ tad-ubhaya-saṃsaṭṭhaṃ kalusaṃ kibbisam tap-paḍhamayāe āhāraṃ āhāritā gabbhattāe vakkamai.*

22. Et, d'autre part, avec les doctrines des *saṃhitā* classiques, Caraka 4,4,5, *Suśr.* 3,5,3; cf. aussi, « la naissance des êtres », *bhūtōtpatti*, selon le premier *khaṇḍa* du *Vārāha-pariśiṣṭa*, PIERRE ROLLAND, *Un fragment médical « védique » ...*, Münchener Studien zur Sprachwiss. 30 (1972), 129-138, p. 131: « ce que l'on appelle embryon se produit lors de la réunion du souffle (*asu*) qui est troisième, avec le sang de la saison (favorable à la conception) et le sperme de l'homme ».

sur le mode d'alimentation au stade initial de la vie foetale<sup>23</sup>; et annonce l'important développement qui sera plus loin consacré à la nutrition de l'embryon (*āhāraṃ āhārei*); l'autre, grâce auquel est défini l'instant de la conception, ne figure pas explicitement dans *Viy.*, où ne figure pas davantage d'indication précise sur les stades observés dans la croissance du fœtus; mais *T.* en greffera aisément l'énumération sur cette phrase liminaire.

Que résulte-t-il de la réorganisation, en apparence assez bénigne, qu'a opérée *T.*? Un lien est ménagé, entre, d'une part, les sujets dont il a été traité dans les *āryā* et, d'autre part, l'enseignement canonique emprunté à *Viy.*, sur la nutrition, qui va suivre (*T.* 5,13-34). Cette transition n'est pas seulement formelle: il convenait de signaler comment se fait le passage des *jīva*, éphémères (12-15), au *jīva* qui vit et qui est à l'origine du *gabbha* humain (p. 5,1-3). Cette première addition entraînait une autre qui permet de préciser l'évolution du *gabbha* ainsi défini (*śloka* 17 et p. 5,6-12). En même temps, la nouvelle rédaction de la phrase initiale, tout en conservant les termes mêmes qu'utilise la *Viy.*, en modifie la signification. *Viy.*, en effet, ne disait rien du processus même de la conception (supra, n. 23); au contraire, le texte de *T.* affirme nettement la présence simultanée, lors de la conception, des trois éléments: principe spirituel de « vie » (*jīva*), *oyā* de la mère, sperme du père<sup>24</sup>. Cette doctrine

23. Cf. *Viy.* (ed. Suttāgame, 1, p. 406, 7-9): *jīve naṃ bhante gabbhaṃ vakkamāṇe tap-paḍhamayāe kim āhāraṃ āhārei?* - Goyamā, māu-oyaṃ piṇ-sukkaṃ taṃ tad-ubhaya-saṃsaṭṭhaṃ kalusaṃ kibbisāṃ (ed. -vv-) *tap-paḍhamayāe āhāraṃ āhārei*, « le *jīva*, quand il se transmue en fœtus, que prend-il en premier comme nourriture? - G., l'*oyā* de la mère, le sperme du père, cet infect-immonde-mélange-des-deux, voilà ce qu'il prend en premier comme nourriture », (cf. DELEU, *Viy.* I', p. 82). - Sur *oyā*, supra, n. 20.

24. Avec la prose *T.*, p. 5, 1-3, comparer l'*āryā* 11: en invoquant l'autorité du Jina (pl. maiestatis), elle affirme sans ambages que les éléments premiers sont le sang et le sperme (cf. n. 20). - On sait que l'*āryā* est un mètre caractéristique des portions récentes du canon (ALSDORF, *Etudes jaina*, p. 53, ubi alia).

La doctrine est différente, ou différemment exprimée, dans *Sūy.*, texte ancien qui, lui aussi, examine l'origine des diverses sortes de créatures et d'humains (2,3,21, début, éd. Suttāgame 1, p. 163, 1 et suiv.; trad. JACOBI, « SBE » 45, p. 393): *tesaṃ ca naṃ ahā-bīṇaṃ ahā'vagāseṇaṃ itthiṃ purisassa ya kamma-kaḍāe jōṇie ettha naṃ mehuṇa-vattiyāe nāmaṃ saṃjoge samuppajjai. te duhao vi siṇhaṃ saṃcīnanti. tattha naṃ jīvā itthittāe purisattāe napuṃsagattāe viutṭanti, te jīvā māu-oyaṃ* (ed. māo-uyaṃ) *piṇ-sukkaṃ taṃ tad-ubhayaṃ saṃsaṭṭhaṃ kalusaṃ kibbisāṃ* (ed. -vv-) *taṃ paḍhamattāe āhāraṃ āhārenti. tao pacchā jaṃ se māyā nāṇā-rasa-vihio āhāraṃ āhārenti tao ega-deseṇaṃ oyaṃ āhārenti ...* Abstraction faite des compléments qu'ajoutera la *ṭīkā*, ce texte dit: « là, dans le *yoni* résultant du *karman*, a lieu l'union, « l'accouplement » de la femme et de l'homme — (la différence des sexes s'expliquant) selon les (proportions de liquides) séminaux et selon l'emplacement (dans la matrice) — ils (y) déposent tous deux (litt. « doublement ») leurs humeurs. Là, les *jīva* deviennent de sexe féminin, (ou) masculin, (ou) neutre. Les *jīva* prennent en premier lieu pour nourriture l'*ojas* maternel, le sperme paternel, l'infect-immonde mélange des deux. Ensuite, ils prennent (leur part) (sous forme d') *ojas*, par un seul point, sur tout ce que leurs mères prennent de nourriture... » — sur *oyā* / *soṇita*, n. 20.



est en accord avec la théorie classique selon laquelle toute procréation implique la triple conjonction des *śukra-*, *śoṇita-*, *jīva-* (Caraka 4, 4, 5, etc.).

Après cette introduction, *T.* décrit le développement du fœtus; d'abord dans un *śloka* (mnémonique?) qui énumère les noms de quatre stades successifs de sa croissance; puis, dans un développement plus circonstancié, en prose (p. 5,6-12).

Selon le *śloka*, le *gabbha* devient, après sept jours *kalala*, sept jours après, *abbuya* (*arbuda-*), puis *peṣī* (*peṣī-*) et *ghaṇa* (*ghana-*). Ces termes se retrouvent dans les textes brahmaniques, mais, semble-t-il, différemment appliqués, et d'ailleurs, là même, avec des fluctuations<sup>25</sup>.

Les variantes étaient vraisemblablement sans conséquence grave, puisque la prose qui suit le *śloka* conjoint (ou inverse?) les deux derniers termes. Voici les étapes du développement telles qu'elles sont enregistrées dans la prose: 1er mois: le fœtus pèse trois quarts de pala (environ 75 g.)<sup>26</sup>, 2ème mois: il devient *peṣī*, « muscle », compact (ou bien: il passe de *ghaṇa* à *peṣī*)<sup>27</sup>; 3ème mois: apparition du double cœur, et des envies de la mère<sup>28</sup>; 4ème mois: il fait gonfler le corps de la mère<sup>29</sup>; 5ème mois: cinq protubérances indiquent mains, pieds, tête<sup>30</sup>; 6ème mois: il accumule bile et sang<sup>31</sup>; 7ème mois: il développe 700 canaux (*sirā*), 500 muscles (*peṣī*), 9 gros vaisseaux (*dhamanī*), 9.900.000 pores (*roma-kūva*), ceux de la barbe et des cheveux exclus, ou 35.000.000 si ceux-ci sont inclus dans le total<sup>32</sup>.

Huitième mois: il est terminé<sup>33</sup>.

25. Voir les références regroupées par ROLLAND, loc. cit., p. 134; JOLLY, *Medicin*, p. 54.

26. Sur les stades de la croissance du fœtus, JOLLY, *Medicin*, § 41; J. FILLIOZAT, *Inde classique*, § 1656. Il ne semble pas qu'il soit usuel de donner le poids du fœtus au premier mois, comme fait *T.*

27. *bīe māse peṣī saṃjāyae ghaṇā*, p. 5, 6; (*peṣī ghana-svarūpā*, ct.); mais ... *peṣio ya ghaṇam bhavē* (17 d). Cp. la rédaction de Caraka 4, 4, 10: *dvitiye māsi ghaṇaḥ saṃpadyate piṇḍaḥ peśy arbudaṃ vā*.

28. *māṇe doharaṃ janai*, *T.*, p. 5, 7. - Cf. Caraka 4, 4, 11; 15: développement des organes des sens et des membres; en conséquence, *dvaihrdayya*. *Suśruta* 3, 3, 18 le place au quatrième mois.

29. Cf. Caraka, *ibidem*, 20, *guru-gātratva*.

30. Cf. supra, n. 28.

31. *pitta-śoṇiyaṃ uvaciṇi*, *T.* p. 5, 9. *T.* réunit au sixième mois deux processus disjoints par Caraka, 4, 4, 21-22: au cinquième mois, accroissement de chair et sang (*māṃsa-śoṇitopacaya-*); au sixième mois, de la force et de la pigmentation (*balavarṇopacaya-*). Au contraire, il avait réparti entre le troisième et le cinquième mois les processus qui sont observés globalement au troisième selon Caraka (cf. n. 28).

32. Développement général du fœtus, Caraka, *ibidem*, 23. Dans les ensembles mentionnés ici par *T.*, le nombre des organes varie parfois avec les traditions, cf. ROLLAND, loc. cit., p. 136-7.

33. *vitti-kappo havai*, *T.*, p. 5, 12; *śarīram āsṛitya niṣpanna-prāyo bhavati*. On sait que la médecine classique insiste sur les échanges d'*ojas* qui se produisent entre la mère et l'enfant au huitième mois: par suite, s'il naît alors, l'enfant ne survit pas.

Dans ce paragraphe, l'enseignement de *T.* est très proche de celui de Caraka — sans lui être identique cependant<sup>34</sup>.

*T.* examine ensuite l'alimentation du fœtus. Il reprend donc le développement amorcé, tout à l'heure, et, comme on a vu, aussitôt suspendu. *T.* reproduit ici l'exposé dialogué de *Viy.*, sans même modifier les noms des protagonistes, Mahāvīra et son disciple Goyama. Mais, cette fois encore, il remanie la présentation, et introduit une addition importante. Il est instructif de comparer les deux passages. Voici d'abord les enseignements de *Viy.*, dont le texte, plus ancien, est aussi moins complexe. Goyama et Mahāvīra échangent questions et réponses dans l'ordre suivant:

1. « Que prend le *jīva* tout au début, quand il passe à l'état d'embryon? — *Oyā* (*ojas*) maternel, sperme paternel, mélange infect immonde des deux<sup>35</sup> ».

2. « Quand il est devenu fœtus (*gabbha*), comment le *jīva* s'alimente-t-il? — Tout ce que prend la mère — les diverses productions de suc organique (ou "chyle", *rasa*) — le *jīva* le prend (sous forme de) suc vital (*oyā*), par un seul point<sup>36</sup> ».

3. Quand il est embryon, le *jīva* a-t-il des excréments? — Non, ce qu'il prend, il en construit les organes des sens<sup>37</sup>.

4. Est-il en état de prendre des bouchées par la bouche? — Non: il s'alimente ... de toutes parts. A partir d'un premier vaisseau (*māu-jīva-rasa-haraṇī*, celui qui porte le suc organique de la vie maternelle, — qui est attaché au *jīva* de la mère et en contact avec la "vie" de l'enfant), il prend et transforme la nourriture; à partir d'un second vaisseau (*putta-jīva-rasa-haraṇī*, celui « qui porte le suc organique de la "vie filiale", — qui est attaché à la "vie" de l'enfant et en contact avec celle de la mère), il (se) bâtit et (se) constitue<sup>38</sup> ».

34. Il est plus éloigné du *Sūsruta*, lequel signale l'éveil du *manas-* au cinquième mois, de la *buddhi-* au sixième, 3, 3, 30.

35. *Supra*, n. 23.

36. *jīve naṃ bhante gabbha-gae samāṇe kim āhāram āhārei?* — *Goyamā, jaṃ se māyā nāṇā-vihāo rasa-vigaṇo āhāram āhārei tad ekka-deseṇaṃ oyam āhārei, Viy.* 406, 9-11. On aura noté la limpidité de cet énoncé, comparé à *T.*, p. 5, 27-29.

37. *jivassa naṃ bhante g-gayassa samāṇassa atthi uccāre i vā pasāvaṇe i vā khele i vā siṅghāṇe i vā vante i vā pitte i vā?* — *no iṇ'atthe samaṭṭhe, se keṇ'aṭṭhe naṃ?* — *Goyamā, jīve naṃ g-gae samāṇe jaṃ āhārei taṃ cīṇāi taṃ so-indiyattāe jāva phās'indiyattāe aṭṭhi-aṭṭhimira-kesa-maṇṇsu-roma-nahattāe, se teṇ'aṭṭhe naṃ...*, *ibidem*, 11-14. Comparer, dans la doctrine classique - moins exhaustivement, *Sūsruta* 3, 2, 53\*; *JOLLY, Médecin*, p. 55 § 41.

38. *jīve naṃ bhante g-gae samāṇe pabhū muheṇaṃ kāvaliyaṃ āhāraṃ āhārit-tae?* — *Goyamā, no iṇ'atthe samaṭṭhe; se keṇ'aṭṭhe naṃ?* — *Goyamā, jīve naṃ gabbha-gae samāṇe savvaṃ āhārei savvaṃ pariṇāmei s. ussasai s. nissasai, abhikkha-ṇaṃ āhārei a. p. a. u. a. n., āhacca ā. ā. p. ā. u. ā. n. māu-jīva-rasa-haraṇī putta-jīva-rasa-haraṇī : māu-jīva-paḍibaddhā putta-jīvaṃ phuḍā tamhā āhārei tamhā pariṇāmei; avara vi ya naṃ putta-jīva-paḍibaddhā māu-jīva-phuḍā tamhā cīṇāi tamhā uvacīṇāi, se teṇ'aṭṭhe naṃ ... jāva no pabhū muheṇaṃ kāvaliyaṃ āhāraṃ āhārit-tae, ibidem*, 15-32. La description des deux vaisseaux porteurs du suc ne se trouve pas dans *Sūy.* 2, 3, 21, (*supra*); où, au contraire, sont exposés les premier et second des enseignements dispensés dans *Viy.* Quant à *T.*, on verra qu'il n'élimine rien.



Ici se termine l'exposé sur la nutrition. Gotama demande ensuite quelles sont les parties du corps dites « maternelles » et « paternelles » (cf. T. p. 5, 32-34, infra).

Voici maintenant les questions et réponses échangées dans T. Elles y sont présentées dans un ordre différent, comme on va voir.

La question initiale de *Viy.* s'est, dans T., transformée en une assertion préliminaire complexe (supra). Plus loin, le dialogue s'engage:

1. Quand il est devenu *gabbha* (foetus, embryon), le *jīva* a-t-il des excréments? — Non: la nourriture qu'il prend lui sert à bâtir organes des sens, os, moelle, poils divers, ongles<sup>39</sup>.

2. Est-il en état de prendre de la nourriture sous forme de bouchées par la bouche? — Non, il prend, transforme la nourriture, respire ... de toutes parts, sans arrêt, (ou) de temps en temps.

Il existe deux vaisseaux, l'un « qui porte le suc organique de la "vie" maternelle » (*māu-jīva-rasa-haraṇī*), est attaché au principe de "vie" (*jīva*) de la mère, en contact avec celui de l'enfant; le second, « qui porte le suc organique de la "vie" filiale (*putta-jīva-rasa-haraṇī*), est attaché à la "vie" de l'enfant, en contact avec celle de la mère. Le premier assure l'alimentation de l'embryon, le second sa croissance<sup>40</sup>.

3. Quelle est son alimentation? — « Il prend (sa part sous forme de) suc vital (*oyaṃ āhārei*) sur les neuf diverses productions de saveurs de suc organique (*rasa*) ... que prend sa mère<sup>41</sup>. Il a un (cordon) ombilical, vaisseau du suc organique (*nābhi-rasa-haraṇī*) — pareil à la tige d'un fruit, à la tige creuse du lotus —, attaché à la mère et à son propre nombril. Par ce nombril, l'embryon prend le suc vital (*oyaṃ āiyai*). Ce suc vital l'irriguant, l'embryon croît jusqu'à naître »<sup>42</sup>.

Comme on voit, le troisième et dernier des enseignements qu'expose T. dans ce passage est, en quelque sorte, double.

Le procédé utilisé est de même type que précédemment: T. prend pour point de départ le second des paragraphes de *Viy.* Et il explicite

39. La rédaction de T. est, à quelques menus détails près, identique à celle de *Viy.* Cependant, après *pitte i vā*, T., dans la foulée, ajoute: *sukke i vā soṇie i vā* (p. 5, 14); mais il était déjà dit (p. 5, 9): *chaṭṭhe māse pitta-soṇiyaṃ uvaciṇie*.

40. Rédaction identique (à d'infimes variantes près) dans T. et *Viy.*

41. Pour répondre à cette question, T. remanie le texte de *Viy.* jusque dans le détail; à *Viy.* 406, 9-11 (supra, n. 36), comparer T., p. 5, 27-29; *jīve naṃ g-g. s. kim āhāraṇī āhārei?* *Goṃyā mā je se māyā nāṇa-vihāo nava rasa-vigaṇo titta-kaḍḍya-kasāy'ambila-mahurāṇi davvāṇi āhārei tao ega-deseṇaṇi oyaṇi āhārei*. T. fait évidemment allusion aux neuf variétés de « saveurs ».

42. T., p. 5, 29-31: *tassa phala-viṇṭa-sarisā uppala-nālōvamā bhavai nābhi-rasa-haraṇī jaṇaṇie sayāe nābhie paḍibaddhā, nābhīe tiē gabbho oyaṇi āiyai, aṇhayaṇtiē oyāe tiē gabbho vivaddhāi jāva jāo tti*. Dans le présent exposé, *oyā*, n'étant pas associé avec *sukka*, a clairement son sens technique de « suc vital »; sur quoi J. FILLIOZAT, *Inde classique*, § 1653; JOLLY, *Médecin*, p. 42. Comparer l'enseignement professé par T., p. 5, 27-31 et Caraka, 4, 6, 22 ss.; Suśruta 3, 3, 31 (*māṭus tu khalu rasa-vahāyāṇi nāḍyāṇi garbha-nābhi-nāḍi pratibaddhā, sā 'sya mātur āhāra-rasa-vīryam abhivahati...*).

l'un des termes (d'ailleurs commun à *Viy.* et *Sūy.*; cf. n. 36 et 24): bien loin d'être une simple glose, cette exlication est une addition circonstanciée: elle apporte des précisions que *T.* juge manifestement essentielles. Complète-t-elle, — infirme-t-elle l'enseignement sur le couple des vaisseaux *māu* et *putta-jīva-rasa-haraṇī*? Il n'est pas douteux, en tout cas, qu'elle aboutit à réduire les différences éventuelles entre la doctrine exposée aux jaina et les doctrines professées dans la médecine indienne classique. Celle-ci, en effet, tout en décrivant l'irrigation du fœtus par toute sa surface, insiste sur la fonction nourricière du cordon ombilical, *nābhi-nāḍī*<sup>43</sup>. *T.* n'en cite pas expressément le nom; mais il le suggère sans doute possible (*uppala-nālōvamā ... nābhi-rasa-haraṇī*), en même temps qu'il s'attarde à le décrire. En somme, quoiqu'elle altère l'ordre de l'énoncé de *Viy.*, et l'importance relative de ses termes, la rédaction de *T.* respecte la lettre du texte ancien. Cependant, en ajoutant une précision de grande importance, elle amenuise les divergences qui pouvaient être relevées entre les théories de la médecine classique et de la médecine jaina.

Sur la plupart des autres points qui sont ensuite évoqués dans cette section de *T.*, les jaina partagent apparemment les croyances communes en Inde.

Ainsi, certains des « membres » de l'enfant sont dits « maternels » — chair, sang, cerveau; d'autres sont « paternels » — os, moelle des os, ainsi que cheveux, barbe, poils, ongles. Même classement, même répartition dans *Viy.*, 406, 22-24. Ils concordent avec ce qu'enseigne, avec plus de détails, *Suśruta*, *Caraka*, etc. (*Jolly, Médecin*, p. 55).

De même, il est généralement admis en Inde, semble-t-il, que le *gab-bha* prend les mêmes positions que sa mère, qu'il dépend entièrement des états de celle-ci (*T.*, p. 6, 19-22; *āryā* 18-19; *Viy.*, 407, 15-19; cf. *Jolly, Médecin*, p. 55).

Puis, *T.* note que la naissance a lieu au « neuvième mois », *navame māse*, plus ou moins exactement (p. 6, 31; cf. *Jolly*, p. 53 § 40).

Les différences dans les proportions d'*oyā* et de *sukka* expliquent les différences de sexe chez le nouveau-né (cf. *Sūy.*, n. 24): « peu de *sukka*, beaucoup d'*oyā*: il naît une fille; peu d'*oyā*, beaucoup de *sukka*: il naît un garçon; en cas d'égalité des deux (éléments), sang et sperme (*ratta-sukkāṇam*), il naît un être neutre » (*śloka* 22-23). La doctrine classique exprime les mêmes convictions (*Jolly*, p. 51, § 39).

*T.* ajoute que, en cas de condensation d'*oyā* (?; *itthi-oya-samāoge*), il naît une « masse » (*bimba*)<sup>44</sup>, particularité qui ne paraît pas enregistrée ailleurs, sous cette forme du moins (*T.*, p. 6, 33-34; *śloka* 23). Enfin, *T.* indique comment se présente l'enfant lors de la naissance: par la tête, par les pieds, en biais, — mort-né (p. 7, 1-2).

43. *Caraka* 4, 6, 22. *Suśruta* 3, 3, 31.

44. (23 c-d); interprétation proposée par M. Jean Filliozat, que je remercie d'avoir bien voulu relire ces pages.

Les *āryā* qui terminent cette section rappellent, en conclusion, la douleur qui accompagne la naissance aussi bien que la mort (25); réflexions qu'expriment également *Viṣṇu-smṛti* (96, 33), *Garbha-upaniṣad* (ed. W.L. Shāstrī Paṇṣīkar, *One hundred and eight Upanishads ...*, Bombay, 1925<sup>3</sup>, p. 135, 9-10; cf. *Yājñavalkya*, 3, 83). Cette souffrance explique que soit aussitôt oubliée l'horreur du long séjour dans le sein maternel, au milieu des humeurs et des excréments les plus repoussantes: point que *T.* ne manque pas de développer (26-30), que n'omettent pas les *Viṣṇu-smṛti* (96, 30-31), *Garbha-upaniṣad* (loc. cit.). Ainsi jaina ou brahmanique, la religion adopte un même point de vue, sans rapport avec celui du médecin, qui, au contraire, note l'aisance de l'accouchement dès lors qu'il a été bien préparé (*Suśruta*, 3, 10, 1-5).

### Que conclure de l'analyse qui précède?

Dans le domaine de l'embryologie humaine, les jaina partagent naturellement, pour une grande part, les opinions de leurs contemporains. Néanmoins, certaines croyances ou préoccupations semblent leur avoir été propres. Parmi celles-ci, quelques-unes peuvent passer pour formelles (ainsi la naissance sous forme de *bimba*, supra): *T.* les énonce sans altération ni commentaire. D'autres peuvent avoir des conséquences théoriques ou pratiques importantes. Il est manifeste que *T.* est conscient de cette discordance et en éprouve de la gêne. En pareil cas, il tente une sorte de compromis.

Il reprend le texte établi par la tradition, accrédité par *Viy*. Il en conserve l'allure générale et le vocabulaire. Mais il en remanie passablement la présentation: soit qu'il isole un premier enseignement et en transforme l'énoncé en sorte qu'il portera non plus un, mais deux messages, le nouveau étant probablement plus important que l'ancien; soit qu'il altère l'ordre des propositions; soit, surtout, que, sur l'enseignement traditionnel, (dont il mime le vocabulaire et la démarche), il greffe des données nouvelles, apparentées à celles de la médecine indienne classique; présentées à la fin de l'exposé, elles devaient normalement retenir l'attention. Nulle part, cependant, *T.* ne combat expressément la doctrine professée dans *Viy*: au contraire, il respecte autant que possible la formulation consacrée, au point que la rédaction récente manque souvent d'aisance et de clarté.

Telle qu'elle est, elle nous prouve l'existence de plusieurs tendances ou écoles de médecine jaina, dans le domaine de l'embryologie du moins. Les plus anciennes sont plus éloignées des doctrines classiques que ne l'est un traité relativement tardif comme *T.* En fait, d'après le passage analysé ci-dessus, il ne paraît guère douteux que le *Tandulaveyāliya* et les cercles dont il émane se gardent, certes, de renier la tradition retenue par les vieux textes canoniques; mais qu'ils cherchent à lui substituer un enseignement plus complet, et plus proche des théories diffusées par les grandes *saṃhitā* sanskrites de *Suśruta* et de *Caraka*.